

# M. Pierre-Maurice Masson, ses thèses de doctorat [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **46 (1917)**

Heft 5

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1038896>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Certains trouvent que le *Guide* contient trop d'exercices et qu'il est impossible de les voir tous et les faire en un an. Je veux bien le croire, mais qui dit de tous les effectuer en un an, surtout dans les écoles à trois degrés de nos campagnes. Le programme de grammaire présenté dans le *Guide* est un programme maximum qu'il faut savoir adapter aux différentes classes. On peut très bien laisser de côté quelques exercices, au cours moyen, pour ne les voir qu'au cours supérieur suivant les cas ou combiner deux applications faciles en un seul exercice. Quelques-uns même peuvent se faire oralement.

D'ailleurs, les exercices d'application de la règle que le maître a eu soin d'étudier préalablement au tableau doivent souvent différencier de ceux qui sont offerts, comme exemples, dans le *Guide*. On ne doit pas le suivre servilement, mais d'une manière intelligente et utile.

Comme toute œuvre humaine, le *Guide grammatical* présente certainement quelques lacunes. Cependant, dans toutes les classes où ce modeste ouvrage est en honneur et suivi rationnellement, les connaissances grammaticales des élèves sont très suffisantes : ce qui n'est pas le cas dans les écoles où l'on ne fait de la grammaire qu'à l'occasion et sans *Guide*.

Que dès l'Ecole normale, dans toutes les conférences régionales, on étudie sérieusement le *Guide grammatical* et les directions qui y sont contenues, afin qu'il soit suivi partout et les honorables professeurs de nos écoles secondaires et de notre collège ne pourront plus se plaindre de l'insuffisance des connaissances grammaticales des élèves de notre canton.

LOUIS MARADAN.

---

## M. Pierre-Maurice Masson

### ses thèses de doctorat

(Suite)

---

Convaincu de la réalité de ce formidable complot fomenté contre lui, parce qu'il est le défenseur des droits de Dieu, le poète des *Rêveries* cherche un réconfort dans la lecture de la Bible, dont il a reconnu jadis la majesté et la sainteté. Le solitaire ambulancier ne renie pas ses admirations d'autrefois ; il regarde encore l'Écriture, et particulièrement l'Évangile, comme le livre par excellence, dont la poésie l'enchanté et le ravit. Il y trouve pour son cœur une nourriture, pour ses souffrances un allègement, que rien ne remplace. Lisant la plume à la main, il a dressé pour son usage une liste de passages bibliques, qu'il porte toujours sur lui. Bible simplifiée, minuscule, mais qui contient les paroles dites du haut de la montagne et pleines de promesses consolatrices, qui ont la vertu d'apaiser la douleur et d'illuminer l'âme désespérée : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

A la fin de sa vie, le solitaire d'Ermenonville s'est encore mis à la lecture d'un autre livre. Sur le tard, il a pris, comme conseillère et consolatrice, l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont il a fatigué les feuillets à force de les manipuler. Deux chapitres surtout ont retenu son attention : celui où le mystique conseiller invite l'âme fidèle au silence, la mettant en garde contre la consolation des vaines paroles qui fait obstacle à l'œuvre de Dieu dans l'âme ; et celui qui a pour titre : « De la privation de toute consolation », où il trouvait une description qui correspondait à son état d'âme.

C'est dans ces dispositions que Jean-Jacques se trouvait quand la mort est venue le toucher de sa main libératrice. Nous connaissons la date, mais exactement nous ignorons les circonstances qui l'ont accompagnée. Indulgent jusqu'à l'extrême mesure, M. Masson nous fait un récit tel que peut faire un dévot de Jean-Jacques. « Si l'on en croit, dit-il, le récit de Thérèse », Rousseau « se serait éteint comme sa Julie, avec la même sécurité, la même tranquillité, et presque la même gaieté : comme elle, il se serait répandu en belles paroles consolatrices, plus édifiantes que tous les discours de ministres : « Dieu m'attend dans les bras de sa miséricorde. Je vais me joindre à Lui dans le sein de la béatitude, où les hommes n'iront pas me chercher. » Bref, presque la mort d'un « saint », mot d'ailleurs prononcé par Thérèse et répété avec complaisance par M. Masson.

Ce récit adopté par le savant critique n'a qu'un défaut, celui d'être contredit par de nombreux témoignages contemporains, dont l'autorité est considérable. Jean-Jacques a-t-il mis fin à son existence dans un de ces accès d'hypochondrie auxquels il était sujet, poussé au dernier désespoir par la découverte de l'infamie de Thérèse, ou bien est-il mort d'un épanchement au cerveau ? C'est un problème qui a été souvent débattu, qui n'a pas encore été tranché et que ne résout certainement pas le pieux et sentimental récit de M. Pierre-Maurice Masson.

\* \* \*

Malgré la trop sympathique indulgence qu'il accorde, M. Masson est obligé de convenir que bien minime est la portion de christianisme que Rousseau a mise dans les diverses œuvres sorties de sa plume géniale. C'est un christianisme « sans discipline morale, purgé de tout mystère », « un christianisme sans histoire, qui supprime le temps et l'espace autour de Jean-Jacques et le laisse en tête à tête avec un Jésus ami », « un christianisme sans rédemption et sans repentir, d'où

le sentiment du péché a disparu, et dont Jean-Jacques est à la fois le prêtre et même le nouveau Christ ». Pourtant, dans cette contrefaçon de christianisme, « qui garde si vivace la confiance en un Dieu, père commun des hommes », on trouve un certain « sens de la faiblesse humaine » ; on y « pleure sur un paradis perdu », on y « considère la vie terrestre comme un passage vers la vraie patrie », on y « attend fermement pour le juste la réparation du siècle à venir <sup>1</sup> ». Ces divers sentiments sont bien chrétiens, c'est quelque chose, mais l'affirmation de ce peu a eu cependant à la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle un retentissement énorme dans le monde des lettres, dans celui des affiliés à l'œuvre antichrétienne de l'*Encyclopédie* et même parmi les fidèles et les croyants.

La *Profession de Foi* fut d'abord très mal accueillie des voltairiens et, en général, de tous les ennemis de la religion. On l'appelle volontiers, remarque M. Masson, une « philippique contre le christianisme », mais il ne faut pas oublier que si « philippique » il y a, elle a paru dans un milieu d'apostats qui voulaient en finir avec le « Galiléen », qui considéraient Jésus-Christ comme un vulgaire imposteur, les apôtres comme des fanatiques et les premiers chrétiens — les « Christicoles » disait Voltaire — comme de remarquables imbéciles. Aux yeux de ces ennemis implacables, Jésus est un homme comme les autres, dont l'imagination vive des Asiatiques a fait un « enthousiaste », une manière de quaker, une première esquisse de George Fox, « comme lui un ignorant de la lie du peuple, prêchant comme lui une bonne morale, et prêchant surtout l'égalité, qui flatte tant la canaille ».

A ces fanatiques de l'incroyance, le rationaliste Jean-Jacques vint dire tout le respect que lui inspirait la Bible : « La majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur ». Il vint leur affirmer surtout qu'il faut être aveugle pour rabaisser la personne de Jésus-Christ au rang de Socrate. Sans sa mort facile Socrate n'eût été qu'un sophiste ; la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

Comme Jean-Jacques avait exactement pris le contrepied de leurs affirmations, les Encyclopédistes entrèrent dans une fureur qu'on a peine à s'imaginer. L'orage fut terrible. Voltaire appelle Rousseau un « chien de Diogène », un « charlatan », un « enragé, un petit singe fort bon à enchaîner et à montrer à la foire pour un shelling », « un grand fou, un méchant fou, un malheureux fou », un « coquin », indigne

<sup>1</sup> *La Profession de Foi*, p. 294.

de tenir la plume. Le patriarche de Fernex gémit sur la « trahison » de Jean-Jacques ; il l'appelle un « malheureux, qui a fait un tort effroyable à la bonne cause » de l'*Encyclopédie*, qui « est plus coupable que personne envers la philosophie ; d'autres l'ont persécutée, mais lui, il l'a profanée ». Damilavile allait jusqu'à dire que Jean-Jacques était « l'opprobre du parti », le grand adversaire, dont les nombreux partisans allaient devenir autant d'ennemis.

Il semble que ces plaintes et ces récriminations des incroyants auraient dû engager les catholiques à réserver à la *Profession de Foi* un accueil tempéré de ménagement. Il n'en fut rien. Dans les premiers temps, l'orage fut tout aussi grand parmi eux que parmi les ennemis de la religion. Une foule de mandements, de censures, de comptes rendus, indignés ou injurieux, et de réfutations de toute encre dénoncèrent l'œuvre « comme la somme portative des impiétés modernes ». Dans les églises, on se mit à prêcher contre Jean-Jacques, plus même que contre Voltaire. On l'anathématisait dans les formes. « Si l'on excepte, dit M. Masson, le scandale causé par la *Vie de Jésus*, il n'y a peut-être pas eu, dans le monde catholique français, d'émotion comparative à celle-là » ; et tandis que d'autres livres plus pervers « pénétraient sans bruit et sans attirer l'attention, dans le public parisien, la *Profession de Foi* était dénoncée comme un blasphème hypocrite, où l'on essayait d'allier Jésus-Christ avec Bélial ». Avec le temps la tempête s'apaisa cependant un peu. On commença à considérer le livre comme audacieux, mais plus audacieux que dangereux. Les objections qu'il ramassait, disait-on, contre la révélation chrétienne traînaient partout, dans le monde parisien, mais les arguments qui magnifiaient la sainteté de l'Évangile, n'étaient nulle part, du moins avec cet accent. Sa critique du dogme laissait le lecteur en pays connu ; mais son panégyrique de Jésus-Christ ravivait des souvenirs chrétiens, réveillait la foi des timides et insinuait chez les incrédules une inquiétude qui pouvait préparer un retour. Funeste aux âmes innocentes et fidèles, la *Profession de Foi* pouvait suggérer des doutes aux intelligences paisiblement assises dans le matérialisme.

A partir de cet instant, il y eut des catholiques « clairvoyants » qui comprirent et apprécièrent le secours imprévu qui leur venait d'un encyclopédiste désabusé. Ils mirent une sourdine à leurs critiques acerbes, en attendant l'heure où faisant un pas de plus, ils puissent assister à la conclusion d'une alliance officieuse des rousseauistes et des croyants.

\* \* \*

Quand on lit de nos jours la *Profession de Foi*, on a de la peine à croire que la publication d'une telle œuvre ait pu produire quelque bruit et quelque sensation. Et pourtant le retentissement fut énorme. Suivant l'expression de M. Masson, Rousseau devint un véritable « directeur et chef d'Eglise ». « Si jamais je deviens dévote, écrivait la célèbre M<sup>me</sup> Roland, c'est là seulement que j'en prendrais l'envie. » Un frisson passionné secoua la France sentimentale, surtout la France des jeunes gens et des femmes. Dans des lettres innombrables qui sont écrites à Jean-Jacques et dont M. Masson donne de suggestifs extraits, on appelle l'auteur de l'*Emile* « le père de nos âmes », qu'on salue avec des transports d'amour et de respect ; on lui élève « un trône dans son cœur ». « Si tous les hommes vous connaissaient, lui dit le ministre Mouchon, quelle âme assez dénaturée pourrait ne pas vous adorer. » Pour une multitude d'âmes dont Voltaire est impuissant à combler les impérieuses ardeurs, « Jean-Jacques réalise en un dieu de chair ce besoin de religion qui les travaille. Parce qu'elles ont laissé s'affaiblir en elles la vision de Jésus, Jean-Jacques leur apparaît comme un suppléant du Christ, un Christ plus voisin et plus accessible. » La ferveur dont elles disposent, elles l'offrent à Jean-Jacques, à l'homme providentiel, extraordinaire, au demi-dieu, auquel doivent aller toutes les adorations.

(A suivre.)

J. F.

---

## ÉCHOS DE LA PRESSE

---

*Les bienfaits de la dictée.* — S'il est encore des écoles où elle conserve son allure profondément ennuyeuse, où elle gaspille sans profit les efforts du maître et ceux des élèves, dans combien d'autres n'est-elle pas pratiquée rationnellement ? N'est-elle pas le point de départ d'exercices variés d'analyse, de lexicologie, de comparaison, d'invention ?

Avec un bon maître, le souci de la grammaire et de l'orthographe, c'est-à-dire de la forme des mots, n'est pas celui qui domine. Le bon maître sait qu'il y a dans un tel exercice autre chose et mieux que l'orthographe, à savoir : « la connaissance du sens exact et précis des mots, de la manière dont ils s'unissent les uns aux autres pour former des phrases correctes, conformes au génie de la langue ; à savoir aussi : le jugement et le bon sens, c'est-à-dire cette faculté qui nous fait discer-